

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is set against a red rectangular background.

# Pamphile Le May ou l'éveil de la jeunesse québécoise à la lecture

Sébastien Chartrand

---

Volume 36, numéro 1, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

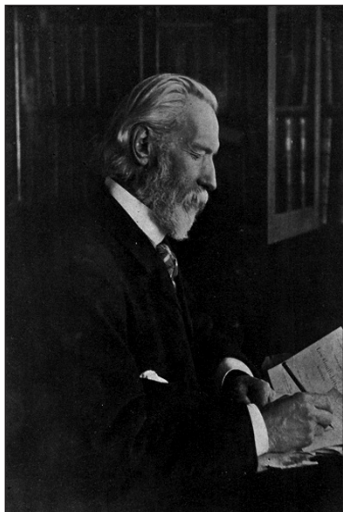
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Chartrand, S. (2013). Pamphile Le May ou l'éveil de la jeunesse québécoise à la lecture. *Lurelu*, 36(1), 103–103.



TOURELU



## Pamphile Le May ou l'éveil de la jeunesse québécoise à la lecture

Sébastien Chartrand



(Gravures tirées du recueil *Contes vrais*)

103

Léon-Pamphile Le May, né le 5 janvier 1837 à Lotbinière, est le cinquième enfant d'une famille de quatorze.

Il entame d'abord ses études primaires à l'école paroissiale pour ensuite être admis au collège des Frères des écoles chrétiennes à Trois-Rivières. Élève dissipé et turbulent, il sera expulsé de son école et poursuivra ses études auprès d'un mentor privé, le notaire Thomas Bédard, engagé par son père. Son maître dit de lui qu'il est brillant mais rêveur, lecteur vorace mais lent à se mettre à l'ouvrage.

En 1854, âgé de dix-sept ans, il entre au Petit Séminaire de Québec pour y étudier la rhétorique. Il s'y lie d'amitié avec Louis-Honoré Fréchette, le futur poète et nouvelliste, ami intime avec qui il entretiendra une relation épistolaire pendant de nombreuses années. Peu après, Le May entreprend l'étude du droit, domaine qui le lassera en moins d'un mois. Après une brève tentative pour se trouver de l'emploi aux États-Unis, Le May revient auprès de ses parents et se consacre brièvement à l'entreprise familiale. En 1860, il amorcera une formation en théologie, qu'il abandonnera avant de se remettre au droit et d'être finalement reçu au barreau en 1865.

C'est cette année-là qu'il fait ses premiers pas en écriture. Ayant publié quelques poèmes dans divers journaux, il les regroupe dans un recueil intitulé *Essais poétiques*. C'est grâce à cet ouvrage qu'il est remarqué par Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, alors premier ministre du Québec. Désireux de soutenir les jeunes talents littéraires, Chauveau lui propose le poste de bibliothécaire au sein de l'Assemblée législative du Canada-Uni, poste qu'il occupera pendant vingt-cinq ans. Fort satisfait d'un emploi où l'essentiel de son temps est consacré à la lecture et au classement des livres, Le May dispose également du temps libre nécessaire pour s'adonner à l'écriture.

Parmi ses différentes publications, deux valent la peine d'être citées ici car, bien qu'à

l'origine destinées à un public adulte, elles seront également appréciées par la jeunesse d'ici, ce qui fera de Le May l'un des premiers auteurs canadiens-français à produire des œuvres accessibles aux adolescents. La première est le recueil *Fables canadiennes*, publié en 1882, où Le May tourne en dérision la vanité de la bourgeoisie. Cela est spécialement évident dans certains textes comme «Le cerf vaniteux». Toutefois, la morale simple et l'allégorie facile à saisir feront de cette œuvre un recueil spécialement prisé par les adolescents, principalement au Petit Séminaire de Québec, où le jeune lectorat y trouve un écho du schisme opposant les élèves de bonne famille et les élèves plus humbles, souvent financièrement soutenus par le clergé.

Parfois fortement inspiré de La Fontaine — il répond d'ailleurs à la célèbre fable «La Cigale et la Fourmi» en écrivant une suite fort inspirante —, Le May se surprend de rejoindre un lectorat adolescent qui, plutôt que d'y chercher une critique sociale, y trouve un reflet d'une réalité scolaire. On trouvera rapidement des exemplaires des *Fables canadiennes* jusque dans les écoles de rang réservées aux garçons. Si le très strict programme d'enseignement et la sévérité des inspecteurs empêchent les instituteurs d'intégrer les *Fables* aux cours réguliers, on verra souvent quelques fables être lues lors de classes plus libres, comme le dernier jour avant les Fêtes ou le dimanche après la messe, lors de lectures en plein air.

Un second recueil trouvera une vocation similaire. Inspiré par son ami Fréchette, Le May publiera en 1899 le recueil des *Contes vrais* où, à l'instar d'Honoré Beaugrand, Henri-Raymond Casgrain et Joseph-Charles Taché, il évoquera les légendes canadiennes-françaises avec un réel désir de préservation du patrimoine culturel. Encore ici, si les textes s'adressaient d'abord à la communauté littéraire de Québec, ce livre trouvera sa place auprès d'un lectorat beaucoup plus jeune, cette fois en faisant peu à peu son entrée

dans certaines familles où au moins l'un des membres fut initié à la lecture. Ainsi, Le May s'étonnera lorsque des libraires lui révéleront que les exemplaires de la seconde édition des *Contes vrais*, publiée en 1907, seront tantôt achetés par des adolescents, tantôt par des mères désireuses d'offrir des séances de lecture lors des soirées en famille. Cet usage des recueils de contes, pourtant rédigés en s'adressant à une élite intellectuelle, devient la suite logique d'une tradition séculaire dans les familles canadiennes-françaises.

Héritière de la veillée auprès du conteur ou des histoires narrées par le *quêteux* à qui l'on offre un banc pour la nuit, la lecture du conte s'est lentement installée dans les foyers québécois par l'entremise des journaux et des revues telles que les *Soirées canadiennes* (où Casgrain écrivait d'ailleurs : «Hâtons-nous de recueillir nos belles légendes avant que le peuple ne les ait oubliées»), le *Foyer canadien* ou le *Monde illustré*. Faut-il donc se surprendre que certaines familles, dans une société encore majoritairement agricole, aient eu envie de s'adonner à la lecture du conte lors des longs hivers?

Au soir de sa vie, Pamphile Le May se retira chez son gendre à Deschailons où il s'éteignit, en 1918, à l'âge respectable de quatre-vingt-un ans. En reconnaissance pour les vingt-cinq années qu'il consacra à enrichir la bibliothèque de l'Assemblée nationale, le gouvernement de Québec donna son nom à l'édifice.

Toutefois, Le May offrit également un présent culturel beaucoup plus subtil à la société québécoise. Sans s'en rendre compte, il fut l'un des premiers auteurs canadiens-français à écrire des textes où le jeune lectorat vit le reflet de sa réalité scolaire, tout en contribuant, par la publication de ses *Contes vrais*, à instaurer tout doucement la lecture du conte dans les familles du Québec.